

LE SYMBOLISME DES RITES BAPTISMAUX

La grâce dans les sacrements, et pour commencer dans le baptême, se trouve transmise par le moyen de signes sensibles, de symboles qui contiennent ou opèrent ce qu'ils symbolisent. Et ce symbolisme est essentiel au monde sacramentel, non pas que le sacrement se réduise au symbole comme le veulent les protestants, mais parce que c'est ce qu'il symbolise qu'il transmet, de sorte que la grâce sera reçue avec une foi vivante seulement si et pour autant que le symbolisme sacramentel demeurera transparent.) Ceux pour qui le symbole sacramentel est devenu un hiéroglyphe indéchiffrable recevront bien la grâce, mais comme un don scellé dont ils seront incapables de briser le sceau. Or le grave problème est là pour nous aujourd'hui : les hommes auxquels nous tentons d'apporter la grâce sous son enveloppe sacramentelle sont-ils encore capables de percer cette enveloppe ? Cette grâce est-elle encore pour eux susceptible de parler ainsi à leur esprit et à leur cœur ? Et avant tout, quand nous baptisons des hommes pour les introduire dans l'Église, ces impositions des mains, ces insufflations, ces onctions, l'ablution baptismale elle-même, puis le vêtement blanc, la lumière, tout cela n'est-il pas devenu plutôt un écran et peut-être un objet de scandale, bien plus que le canal de la grâce ? Ce symbolisme n'est-il pas lié à une culture devenue lettre morte pour nos contemporains, tout simplement parce que le monde qui l'avait produite est mort lui-même et remplacé par un autre tout différent ?

Voici, croyons-nous, le problème qu'une pastorale liturgique doit se poser hardiment. C'est celui que nous voudrions tenter d'éclairer. Mais notre première remarque sera pour nous mettre en défiance à l'égard d'une position du

problème aussi générale, et par suite aussi abstraite, que celle que nous venons de formuler. Nous avons exposé les choses ainsi parce que nous n'avons pas voulu éviter même les formulations les plus radicales. Mais ce nous est une bonne occasion déjà de nous demander si une certaine formation philosophique du clergé ne l'amène pas parfois, même quand il croit réagir avec le plus d'audace au nom des besoins de l'âme contemporaine contre des traditions devenues routinières, à donner aux problèmes de psychologie concrète une espèce de faux air d'absolu qui les rend insolubles, mais seulement parce que d'abord irréels.

I

Qu'il puisse y avoir des difficultés suscitées à la mentalité moderne par le symbolisme des rites baptismaux en soi, c'est possible et nous en viendrons à les discuter. Mais le plus gros problème n'est pas là, et c'est bien plutôt qu'il n'y a à peu près plus de symboles du tout dans nos rites tels que nous les célébrons. Nous avons remplacé insensiblement le symbole par une espèce de signe abstrait du symbole qui est au symbole ce que l'absorption d'une pilule peut être à un repas. Le vrai symbole, lui, est plus parlant que toutes les paroles, et c'est pourquoi Notre-Seigneur a voulu joindre dans l'économie des moyens de grâce le symbole à la parole, pour qu'il dise ce qu'aucune parole ne peut dire. Car il est, le vrai symbole, un acte vivant qui prend l'homme tout entier, corps et âme, et lui fait découvrir dans une action où il est entraîné, avec sa chair, son cœur et son esprit, la vérité qui, dans des paroles, resterait une abstraction, alors qu'elle est appréhendée comme réalité dans un acte concret. Au contraire, nous en sommes venus, nous, à tenter vainement, par un flot de paroles impuissantes, de rendre quelque sens à des gestes décharnés, privés de toute vie réelle. L'espèce de dessiccation, de ratatinement subi par les anciens rites baptismaux fait qu'ils ne sont plus des symboles à proprement parler, parce qu'ils ont rétrogradé en deçà du minimum sensible où ils pouvaient encore émouvoir l'imagination vivante. Un abus des distinctions abstraites de la théologie morale nous amène à utiliser

comme ablution, comme onction, comme vêtements, etc., des gestes ou des choses qui peuvent répondre encore à la définition qu'on en donne dans l'abstrait mais qui ne sont plus du tout chargés de la puissance de suggestion propre à l'eau qui lave vraiment, à l'huile qui fortifie les muscles, au bel habit de fête qu'on met le dimanche, etc. Ce n'est pas ici la signification du symbole qui est tellement morte que le symbole lui-même.

Tenons-nous-en au rite central. Quel rapport y a-t-il entre l'expérience d'un homme qui reçoit sur le front quelques gouttes d'eau vite essuyées et l'expérience d'un homme qui a pris un vrai bain ? Si seulement nous célébrions encore les baptêmes comme on le fait en Orient, où l'on met l'enfant tout nu, où on le plonge trois fois jusque par-dessus la tête dans l'eau d'une vraie baignoire, peut-être que les gens les plus réfractaires à la poésie primitive y comprendraient tout de même quelque chose. L'ouvrier qui sort d'un travail salissant et accablant et qui va prendre une bonne douche ou piquer une tête dans une piscine avant de passer la soirée en famille ou avec des camarades sait parfaitement ce que cela veut dire qu'avoir fait peau neuve, que se sentir un autre homme après s'être plongé dans l'eau. Mais qu'est-ce qu'il peut retrouver de commun avec cette expérience pour la transposer spirituellement quand il voit le curé effleurer à peine de trois gouttes d'eau vite épongées le front de son enfant ?

S'il en est ainsi du rite central, que dire des rites annexes ? La prise de possession qu'implique l'imposition des mains signifierait peut-être quelque chose pour lui s'il pouvait y reconnaître le geste de la mère qui prend dans ses bras ses enfants après une longue séparation. Mais comment percevoir quelque chose de cela dans le geste distrait du curé affairé à lire dans son livre et qui étend vaguement la main ou l'étole dans la direction du néophyte ?

Le symbolisme de l'onction est peut-être un des plus délicats à ressaisir aujourd'hui parce que l'huile n'a plus son rôle de l'antiquité, où elle était à la fois savon, parfum, médicament. Mais encore faudrait-il d'abord qu'on puisse se douter qu'il y a de la vraie huile dans les burettes où le curé fourre son doigt de temps en temps, et puis que ce qu'il fait avec elle est vraiment une onction. On sait bien

que les nageurs qui vont prendre le départ pour la course de Noël s'enduisent de corps gras; on a vu les coureurs cyclistes se frotter d'embrocation avant de pédaler dur; on s'est peut-être soi-même servi de produits plus ou moins similaires avant de s'exposer à un bain de soleil. Mais quel rapport y a-t-il entre tout cela et ce pouce qui va furtivement du petit gobelet mystérieux à un coin de la peau vite frotté de coton avant qu'on ait même pu percevoir qu'on y avait déposé quelque chose? Et ce chiffon blanc qu'on étend une seconde sur une tête en le baptisant lui-même « vêtement », et ce cierge qu'on fait toucher « symboliquement » comme on dit par antiphrase, mais dont personne ne pourrait imaginer qu'il a quelque chose de commun avec la lampe qu'on prend en main pour s'avancer hardiment dans une nuit obscure! etc.

La première, la préalable condition qui doit être réalisée si l'on veut que nos symboles redeviennent accessibles, c'est donc qu'ils redeviennent des symboles.

Avant d'aller plus loin, il faut commencer par reconnaître une déficience qui ne vient pas du tout des fidèles et de leur endurcissement supposé à l'égard des symboles rituels mais d'abord des prêtres eux-mêmes. Une formation lacunaire et parfois déviée, une trop grande promptitude à transcrire les vérités religieuses dans les catégories d'une philosophie abstraite, une façon de traiter les rites et leur matière trop exclusivement dominée par la casuistique nous enfoncent dans un faux spiritualisme engendrant une apathie mortelle à l'égard de ce que les fidèles attendent de nous, au contraire, comme une réalité vivante. Nous croyons que vivre en Dieu, c'est simplement vivre « en dedans », et alors nous confondons la transparence nécessaire aux symboles religieux que nous avons à manier avec une espèce de sclérose combinée d'inconsciente négligence, et c'est ainsi que nous faisons des énigmes des plus vivantes images, réduisant les signes sacrés à des écrans opaques.

II

Cependant, même en insistant vigoureusement sur l'importance de ces remarques, nous ne songeons pas à nier

que le problème puisse s'étendre au delà. Si c'est souvent l'atonie des prêtres eux-mêmes à l'égard du symbolisme qui prive les fidèles d'y comprendre quelque chose, en les privant de vrais symboles, il est bien certain qu'ils rencontrent dans leur propre mentalité des obstacles innés au symbolisme de la liturgie en général et de la liturgie baptismale en particulier. Les symboles qu'elle manie sont plus ou moins de ceux que suggère une civilisation rurale, développée près de la nature, accordée à ses rythmes, habituée à la familiarité des éléments bruts et des forces naturelles intactes. Là où le jour et la nuit coupent la vie de l'homme en deux, là où il vit près des sources et des cours d'eau, où il cultive le blé, la vigne et l'olivier, tout cela est plein de sens. Mais comment pourrait-il encore en être ainsi lorsque l'électricité fait qu'il n'y a pratiquement plus de distinction réelle entre le jour et la nuit, là où l'eau ne jaillit que de prosaïques robinets, cependant que l'huile, en dehors des assaisonnements, n'est plus guère qu'une survivance archaïque ? Ne faudrait-il pas alors rechercher ou créer un symbolisme accordé non plus à cette vieille civilisation rurale et agraire, mais à nos civilisations urbaines et industrielles ?

L'antiquité chrétienne a simplement repris et christianisé les symboles alors utilisés par les cultes païens. Ne devrions-nous pas aujourd'hui de même adopter hardiment les symboles élaborés par les grandes créations mythiques de l'humanité contemporaine, ceux que les fêtes plus ou moins spectaculaires organisées autour de l'idéologie marxiste, par exemple, peuvent mettre en œuvre ?

Mais ici, à nouveau, nous nous lançons sans le voir dans l'abstrait. Car, d'une part, la civilisation urbaine et les mythes qu'elle a engendrés n'ont pas précisément créé de nouveaux symbolismes, cependant que, d'autre part, cette civilisation n'a pas tellement supprimé que refoulé le vieux fonds symbolique de l'humanité primitive.

Le premier point doit d'abord être bien éclairé : car il faut voir que nous n'avons pas à opter entre un symbolisme archaïque et un symbolisme moderne, mais seulement entre ce vieux symbolisme rural et agraire qu'on nous dit un peu vite dépassé et pas de symbolisme du tout. Il faut en effet souligner que la civilisation industrielle n'a pas jusqu'ici

+ créé de nouveaux symboles. Qui plus est, il semble tout à fait contraire à sa nature d'en créer. Les manifestations d'ambiance religieuse, ou à tout le moins mythique, dont les partis et les régimes collectivistes sont si friands, généralement axées comme elles le sont en Russie ou en Yougoslavie sur l'effort créateur d'un monde nouveau appuyé sur l'industrie et non plus l'agriculture, sont étonnamment pauvres en symboles. Ni la faucille et le marteau, ni l'étoile rouge ne sont à proprement parler des symboles, mais tout au plus des signes de ralliement. Ce qui crée dans les grands rassemblements de la place Rouge l'atmosphère quasi religieuse qui nous paraît si proprement moderne, ce sont les manifestations de masse, les slogans indéfiniment répétés, soit sur des banderoles, soit dans des chants ou des chœurs parlés, ou encore les portraits d'« hommes providentiels » exposés ou promenés à bout de bras. Rien de tout ceci n'a quelque chose à faire avec le symbole.

Est-ce là simplement lacune momentanée et devons-nous croire qu'à la longue le paganisme moderne se créera ses rites symboliques, comme l'ancien l'avait fait? C'est bien peu probable, car (la création rituelle en général, la création de rites symboliques en particulier) suppose une attitude de l'homme à l'égard des choses, à l'égard du monde matériel, qui est aussi précisément celle d'une civilisation agraire qu'elle n'est pas, et ne peut être, celle d'une civilisation industrielle. La première, en effet, (suppose une reconnaissance de l'autonomie et de la souveraineté de la nature et de ses rythmes à l'égard de la vie humaine,) une acceptation de ceux-ci et une adaptation de l'homme lui-même au monde, vu plus ou moins clairement comme une révélation de la divinité à l'égard de laquelle l'homme, en étant religieux, avoue sa dépendance. (La civilisation industrielle, au contraire, est toute fondée sur la revendication de l'homme qui se dresse face à la nature pour nier et renverser cette dépendance.) Elle est un effort non pas pour que l'homme se plie au divin épars dans la nature ou transparaissant à travers elle, mais pour qu'il réduise la nature à ses propres desseins et l'amène à dépendre en quelque sorte de sa propre intelligence et de sa propre volonté. Loin de retremper l'homme dans la nature-mère et de l'y réadapter, elle cherche à capter la nature pour l'homme et à forcer

celle-ci à se faire la servante des desseins humains. Dans la mesure par conséquent où la civilisation industrielle réussit, elle tue le symbolisme des choses, qui les faisait en quelque manière maîtresses de l'esprit humain, alors que c'est au contraire cet esprit qui, par l'effort industriel, prétend maîtriser les choses.

Faut-il donc en conclure que le symbolisme est mort pour l'homme moderne, dans la mesure où il est l'homme de la ville et l'homme de l'usine? Cette conclusion précipitée méconnaîtrait, croyons-nous, les limites de la civilisation industrielle qu'elle ne saurait transgresser sans se détruire elle-même et, du même coup, un phénomène psychologique très frappant dans toutes les sociétés urbaines et que nous pourrions appeler un retour de flamme du rural, de l'agraire, du primitif.

L'opposition entre l'industrie humaine et la nature laissée à son propre jeu n'est que relative. C'est en effet seulement en s'appuyant sur le jeu même des forces naturelles que l'homme moderne arrive à les maîtriser et à les asservir à son propre usage. Quand il est tenté de l'oublier, sa machinerie s'affole simplement entre ses mains et, au lieu de continuer à le servir, l'asservit lui-même bien plus brutalement encore que la nature « primitive » n'asservissait l'homme primitif. C'est ce qui nous a permis de dire que la civilisation agraire de l'homme primitif n'est pas remplacée mais simplement refoulée par la civilisation industrielle de l'homme moderne, avec tout ce que cette notion de refoulement implique, nous le savons aujourd'hui, de tendances non pas du tout supprimées mais bien au contraire exacerbées. D'où ce que nous avons appelé les retours de flamme. Nous voulons dire par là que, dans toutes les civilisations urbaines, loin que le goût et le besoin des rythmes de la vie rurale, avec tout ce que ces rythmes embrassent, s'oblitérent ou s'effacent, ce goût et ce besoin se préparent simplement des retours triomphants. Notons-le bien, les primitifs sont candidement ignorants du charme et de la beauté de la vie primitive. Ce charme et cette beauté sont proprement une invention des citadins. Les paysans non évolués mangent leur pain, ils boivent leur vin, ils se baignent dans leurs rivières, ils cultivent leurs oliviers sans se douter du tout qu'ils font ainsi des choses exquisés ou

extraordinaires. Au contraire, ce sont les modernes, les civilisés qui ressentent comme une passion sourde mais d'autant plus lancinante le besoin qui n'est même pas senti tant qu'il est immédiatement satisfait.

Que se passe-t-il autour de nous ? Les campagnards regardent avec des yeux ronds les campeurs. Les naturistes ne se recrutent que parmi les intellectuels ou les bureaucrates. Une troupe de petits scouts de Belleville ou de Billancourt fait naïvement des expériences que le P. Doncoeur qualifierait de dionysiaques, à respirer l'air des bois, à boire l'eau des ruisseaux, ou mieux encore à s'y laver les pieds, alors que de petits paysans sont totalement incapables de rien trouver à tout cela d'exaltant.

Les psychologies contemporaines qu'on appelle psychologies des profondeurs ont mis en évidence que ce que l'homme primitif faisait, disait, pensait dans sa vie éveillée, l'homme moderne ne peut cesser de le faire, de le dire, de le penser dans la vie de ses rêves. Et si ces rêves, par la poésie sous l'une ou l'autre de ses multiples formes, n'arrivent plus à se frayer une voie canalisée dans la vie de tous les jours, c'est la névrose qui éclate, c'est la vie consciente, en d'autres termes, qui fait explosion, comme une croûte refroidie que la flamme intérieure, n'ayant pu la fondre et la remodeler, fait simplement sauter en morceaux.

Certes, l'homme moderne, l'homme de la ville et de l'usine a maintenant une certaine distance entre sa conscience claire et les symboles immédiatement présents à l'homme primitif, à l'homme de la campagne et de la nature plus ou moins frustes. D'où à la fois la nécessité d'explications et leur difficulté. Mais ce serait bien mal le comprendre et bien mal comprendre ses besoins que renoncer à l'effort nécessaire pour l'éclairer et satisfaire son appétit, d'autant plus avide au contraire qu'il a régressé plus loin dans l'inconscient. N'est-ce pas significatif que les poètes par excellence de la société moderne super-industrialisée, de l'homme et de la civilisation marxiste eux-mêmes, un Maïakowsky ou un Pasternak en Russie de nos jours, tout comme un Walt Whitman en Amérique à la fin du siècle dernier, aient donné une expression si brûlante à ce que nous pouvons appeler le sens tellurique, le sens de la communion vitale de l'homme avec les grandes forces

naturelles, c'est-à-dire précisément à ce qui est le fondement de tout le symbolisme religieux ?

Pour en revenir maintenant tout d'abord au symbolisme central du baptême, l'eau où l'on plonge et d'où l'on émerge renouvelé, croit-on donc que c'est un hasard sans signification pour nous si le sport, les vacances au bord de la mer, une hygiène dont l'hydrothérapie est un facteur essentiel ont ramené l'homme moderne à un goût de cet élément, du contact de tout le corps avec lui, qui eût scandalisé ou pétrifié nos pères (et qui d'ailleurs scandalise et pétrifie tant d'ecclésiastiques légiférant et vitupérant sans se lasser à propos de slips et de soutien-gorge, alors que les plus austères évêques de l'antiquité n'avaient pas la moindre idée que la nudité des corps plongeant dans l'eau sous leur bénédiction pût empêcher les âmes de retrouver la grâce au même moment) ?

Quant aux rites annexes, le symbolisme de la lumière opposée à la nuit, et plus précisément non pas de notre lumière électrique mais de la lumière vivante de la flamme, a-t-il jamais été plus accessible qu'à des gens pour qui le feu de camp est redevenu une des expériences les plus chargées de rêve et de poésie, ou pour qui les manifestations nocturnes où se déploie toute une phraséologie de grand soir, d'aube nouvelle, etc., sont devenues des succédanés de liturgie ?

Le symbolisme du vêtement, dans une époque où l'homme a tant de goût soit à s'enrégimenter dans une quelconque milice, soit à s'arracher au contraire à la vie quotidienne pour adopter la tenue spéciale du sportif, de l'alpiniste ou du campeur, est-il plus difficile à faire revivre ? Même des gestes plus éloignés de nos habitudes, comme les insufflations, les impositions des mains, les onctions, demandent-ils davantage pour cela que d'être retrouvés dans leur relation native avec le baiser, le serrement de mains ou l'application externe d'un liniment quelconque ?

Mais on voit ici, peut-être, la double condition complémentaire à laquelle nous devons répondre pour être capables de porter au bénéfice du symbolisme sacramentel la redécouverte spontanée des gestes naturels à laquelle l'homme moderne tend d'autant plus, fût-ce obscurément,

que sa civilisation désaccordée avec eux lui en fait ressentir plus vivement, fût-ce sourdement, le besoin ?

Il faut d'abord, encore une fois, que nous commencions nous-mêmes par briser avec ce faux spiritualisme qui est un héritier direct de la mentalité cartésienne dans ce qu'elle a de plus antichrétien et antihumain (pire même que les réflexes citadins de l'homme moderne), bien que nous la confondions sans cesse avec la vraie spiritualité. Il faut qu'à une spiritualité des yeux fermés nous sachions substituer la spiritualité des yeux ouverts qui était celle des anciens. Saint François de Sales disait que les saints regardaient tout sans rien voir. Sainte Claire, au contraire, recommandait à ses religieuses quand elles allaient en promenade de bien regarder pour bien voir et bien admirer les beaux paysages, les belles fleurs et les beaux hommes... Loin de moi la pensée de médire de l'une ou de l'autre de ces spiritualités, mais il est bien évident qu'il faut choisir entre elles deux. Et puisque nous sommes ici pour tâcher de revitaliser notre liturgie, il est bon de nous rappeler que l'une conduit à dire le chapelet pendant la messe et l'autre à chanter le cantique des créatures. Pour affronter un monde où il y avait un surcroît de vie animale il pouvait être bon d'essayer d'oublier un moment qu'on avait un corps. Pour affronter un monde exsangue et trop cérébral il est bon de se rappeler que le corps du chrétien est le temple de Dieu.

Mais cela même nous conduit à notre seconde condition préalable d'un renouveau du symbolisme sacramentel. Et c'est de ne pas confondre la redécouverte du corps et du monde avec une simple mystique dionysiaque qui nous ferait basculer simplement dans la sensualité plus ou moins papelarde qui est une trop réelle tentation du catholicisme contemporain. Justement parce que trop cérébral, l'homme moderne, quand il veut réagir, risque de retomber simplement dans une espèce de lubricité affolée. De leur côté, les catholiques, aujourd'hui, sont trop enclins à s'imaginer qu'ils ont redécouvert la sainteté du corps simplement parce qu'ils ont élargi et assoupli la casuistique de la luxure. Mais il ne s'agit pas de cela du tout. Ne plus avoir honte de son corps et du monde où il vit, ce n'est pas du tout s'en griser qui nous y amènera mais bien redécouvrir le sens divin que leur donne la parole divine.

Cela nous mène déjà vers une précision capitale touchant le symbolisme baptismal en général. C'est bien certainement un symbolisme naturel, car il n'y en a pas d'autre, encore une fois. Le Christ a pris l'eau où l'on plonge comme symbole d'initiation parce que d'abord il y a une liaison instinctive dans l'âme humaine entre les eaux et la vie maternelle. Mais il en a fait le sacrement baptismal parce que sa Parole a ajouté à cette signification naturelle la signification nouvelle d'une plongée dans sa propre mort pour émerger à la vie ressuscitée. Et c'est ainsi que toute la Parole divine, à travers la Bible entière comme dans la tradition vivante de l'Église, nous fait redécouvrir non seulement le monde matériel et le corps, mais l'esprit dans le corps et le monde invisible sous le visible. A travers la délivrance matérielle des Hébreux arrachés de l'Égypte, le peuple de Dieu a esquissé l'expérience de la rédemption spirituelle qui devait nous transporter du royaume des ténèbres au royaume de la lumière. Dans l'expérience de la mer Rouge où les ennemis de Dieu et des siens une première fois furent anéantis s'est préparée l'expérience de ces eaux où le vieil homme doit être noyé pour que l'homme nouveau puisse en triompher. Ainsi, plus généralement, c'est seulement une lente et totale éducation des prêtres d'abord puis, par eux-mêmes, de leurs fidèles à l'école de la Parole divine qui pourra, sans danger de confusion et sans artifices stériles, leur restituer ce sens du corps et du monde qui n'a rien de commun avec la sensualité, puisque c'est tout au contraire la première ébauche du sens du spirituel authentique.

III

Avec toutes ces considérations en vue, nous pouvons peut-être maintenant, par manière de conclusion, essayer d'esquisser au moins les grandes lignes d'un programme.

Ici plus que jamais il est nécessaire que nous nous persuadions qu'on ne peut pas être le prêtre d'une religion dont on n'est pas le fidèle. En d'autres termes, jamais nous n'amènerons nos paroissiens, nos chrétiens à redécouvrir le sens du symbolisme sacramentel si nous-mêmes nous

n'avons pas fait d'abord cette redécouverte. Nous avons suffisamment insisté d'emblée sur l'importance des plus menus détails matériels pour être en droit d'insister maintenant sur l'importance plus grande que tout le reste de ce que nous pouvons appeler la préparation lointaine. Disons-nous bien qu'il n'y a aucun procédé, aucun « truc » pour rendre un baptême compréhensible et vivant lorsqu'on refuse ou néglige de s'astreindre à cette préparation. En quoi donc devra-t-elle consister ? En une [rééducation, du clergé d'abord, des fidèles ensuite,] à l'école de la Parole de Dieu, qui leur apprendra à chercher et découvrir Dieu non pas dans la pure intériorité spirituelle ou dans l'abstraction intellectuelle, mais dans les faits d'une histoire vivante où l'homme tout entier est engagé et où l'« esprit » n'est pas le contraire du « corps » mais l'« âme » dont il vit et qui vit en lui et par lui.

Ce faisant, nous irons au-devant d'un des besoins les plus pressants de l'homme contemporain, en raison même de l'artifice cérébral de son existence. Mais dire cela ne signifie nullement que nous devons pour autant épouser sans critique ses sautes passionnelles, ses fringales de détraqué. Répondre à un besoin ce n'est pas céder à une passion mais l'éclairer pour la dissiper. Des curés obsédés par de fausses pudeurs ne rendront jamais à leurs fidèles le sens des symboles sacramentels ; mais ce ne sont pas des curés naturistes qui feront mieux, ce sont des curés nourris à la Parole de Dieu, avec à la fois son réalisme et son ascèse, pour en nourrir les autres.

[Cela fait, il faudra certainement faire porter nos efforts sur une transformation et un rajeunissement de nos célébrations. Sans doute, il ne nous appartient pas de changer la forme des rites telle qu'elle est actuellement canonisée par l'Église. Mais il nous appartient de réagir ou de ne pas réagir contre la tendance à prolonger jusqu'à la sclérose une certaine évolution historique.] Et, l'exemple récent de la nuit pascale est là pour le prouver, quand nous réagissons bien, l'Église est toute prête à rénover elle-même ses prescriptions canoniques.

La première chose à faire est toujours que nos symboles redeviennent vrais. Que l'eau du baptême soit vraiment une eau qui lave, visiblement et réellement. Que les onctions

soient de vraies onctions, les vêtements de vrais vêtements, les lumières de vraies lumières, les gestes d'accueil de vrais gestes d'accueil. Et ici, au risque de déborder la question stricte du symbolisme des rites, mais en restant dans son contexte immédiat, comme il convient de souligner l'importance d'une cérémonie baptismale ramenée à la réalité visible et sensible de ce qu'elle est : l'admission dans le corps du Christ, dans l'Église effectivement rassemblée pour la célébration eucharistique. S'il y a quelque chose à reprendre aux mystiques communautaires d'aujourd'hui et qui est d'ailleurs notre véritable bien, c'est cela. Jamais les rites du baptême ne revivront tant que la forme ordinaire du baptême sera donnée par un petit groupe de personnes s'agitant dans un coin d'une église vide à la lueur d'un cierge. Au contraire, quand l'Église à nouveau sera normalement rassemblée pour accueillir les néophytes, quand les scrutins préparatoires ne seront plus une cérémonie tassée au début de la célébration, mais de vraies épreuves, quand tous les rites enfin seront replacés de fait dans leur ambiance pascale, nous n'aurons plus besoin de tant d'explications pour les faire comprendre. Ce n'est pas des améliorations de détail dans le livret pour le baptême, des explications plus à la page, une mise en scène plus impressionnante qui changeront la situation. C'est un renouveau complet et fondamental de notre mentalité religieuse. Seulement, ne l'oublions jamais, la première pierre de touche de ce renouveau sera le sérieux avec lequel nous traiterons les symboles eux-mêmes, non pas dans leur essence abstraite soumise à nos spéculations, mais dans leur réalité concrète que voient et touchent nos fidèles.

LOUIS BOUYER¹.

1. Il va de soi que le signataire de ces lignes en assume seul la responsabilité. Cependant son travail n'est pas une œuvre personnelle, mais le fruit d'un entretien avec le R. P. Louis BEIRNAERT, S. J., M. l'abbé Y. DANIEL (de la Mission de Paris) et M. André CRUIZIAT.